

Gaston Leroux

L'HOMME QUI A VU LE DIABLE

(1908)

Table des matières

I

Le coup de tonnerre fut si violent que nous pensâmes que le coin de forêt qui poussait au-dessus de nos têtes avait été foudroyé et que la voûte de la caverne allait être fendue, comme d'un coup de hache, par le géant de la tempête. Nos mains se saisirent au fond de l'antre, s'étreignirent dans cette obscurité préhistorique et l'on entendit les gémissements des marcassins que nous venions de faire prisonniers. La porte de lumière qui, jusqu'alors, avait signalé l'entrée de la grotte naturelle où nous nous étions tapis comme des bêtes, s'éteignit à nos yeux, non point que l'on fût à la fin du jour, mais le ciel se soulageait d'un si lourd fardeau de pluies qu'il semblait avoir étouffé pour toujours, sous ce poids liquide, le soleil.

Il y avait maintenant au fond de l'antre un silence profond. Les marcassins s'étaient tus sous la botte de Makoko. Makoko était un de nos camarades, que nous appelions ainsi à cause d'une laideur idéale et sublime qui, avec le front de Verlaine et la mâchoire de Tropmann, le ramenait à la splendeur première de l'Homme des Bois.

Ce fut lui qui se décida à traduire tout haut notre pensée à tous les quatre, car nous étions quatre qui avions fui la tempête, sous la terre : Mathis, Allan, Makoko et moi.

– Si *le gentilhomme* ne nous donne pas l'hospitalité ce soir, il nous faudra coucher ici…

À ce moment, le vent s'éleva avec une telle fureur qu'il sembla secouer la base même de la montagne et que tout le Jura trembla sous nos pieds. Dans le même temps, il nous parut qu'une main soulevait le rideau opaque des pluies qui obstruait l'entrée de la caverne, et une figure étrange surgit devant nous, dans un rayon vert.

Makoko m'étreignit le bras :

– Le voilà ! dit-il.

Je le regardai.

Ainsi, c’était celui-là que l’on appelait *le gentilhomme*. Il était grand, maigre, osseux et triste. La pénombre fantastique, le décor exceptionnel dans lequel il nous apparaissait contribuaient même à le rendre funèbre. Il ne se préoccupait point de nous, ignorant certainement notre présence. Il était resté debout, appuyé sur son fusil, à l’entrée de la grotte, dans le rayon vert. Nous le voyions de profil : un nez fort, aquilin, un nez d’oiseau de proie, une maigre moustache, une bouche amère, un regard éteint. Il était nu-tête ; son crâne était pauvre de cheveux ; quelques mèches grises tombaient derrière l’oreille. On n’aurait pu dire exactement l’âge de cet homme ; il pouvait avoir entre quarante et soixante ans. Il avait dû être remarquablement beau, au temps où il y avait encore de la lumière dans cet œil glacé, au temps où ces lèvres de marbre souriaient encore : d’une beauté dominatrice et funeste. Je ne sais quelle sorte d’énergie terrible se cachait encore sous les lignes effacées de cette manière de spectre ; l’impression devait nous en être donnée par le profil aigu et l’arcade sourcilière profonde ; et surtout par ce front découvert, aux rides ardentes, accusatrices de passions farouches. L’homme était habillé d’un vieux complet de velours marron fort usé. Il avait de grandes bottes qui lui montaient à mi-cuisse. Mon regard, en descendant le long de ces bottes, rencontra quelque chose que je n’avais point aperçu tout d’abord et qui était entré dans la caverne en même temps que l’homme ; c’était une sorte de chien sans poils, à l’échine huileuse, bas sur ses pattes et qui, tourné vers nous, aboyait. Mais nous ne l’entendions pas ! Ce chien était, de toute évidence, muet, *et il aboyait contre nous, en silence.*

Tout à coup, l’homme se tourna vers le fond de la caverne et nous dit, sur un ton empreint de la plus exquise politesse :

– Messieurs, vous ne pouvez rentrer à La Chaux-de-Fonds, ce soir ; permettez-moi de vous offrir l'hospitalité.

Puis il se pencha sur son chien :

– *Veux-tu te taire,* Mystère ! fit-il.

Le chien ferma sa gueule.

II

Makoko grogna. Cette invitation était bien faite pour le stupéfier et pour nous étonner. Dans notre détresse, nous avions pensé à l'hospitalité du *gentilhomme,* sans y croire, et… sans l'espérer. Depuis cinq heures que nous chassions sur cette crête d'où l'on pouvait apercevoir le plateau inculte où s'élevait *la gentilhommière,* Mathis et Makoko nous avaient raconté, à Allan et à moi, qui n'étions point du pays, les histoires les plus invraisemblables sur l'hôte de ces bois. Quelques-unes, inventées par les vieilles de la montagne, le représentaient comme ayant commerce avec l'esprit malin. Toutes aboutissaient à cette conclusion que l'homme était inabordable et n'abordait jamais personne. Il vivait là, enfermé dans sa gentilhommière avec une vieille domestique et un intendant aussi sauvage que lui, et cela depuis des années innombrables. Dans la vallée, personne n'eût pu dire à quelle époque cet être mystérieux, qui ne descendait jamais de son nid d'aigle, s'était installé dans la montagne. Son fermier, car il avait un fermier qui exploitait pour lui de vastes terres, ne lui avait jamais parlé et traitait directement avec l'intendant. On ne connaissait pas la voix du gentilhomme et voilà que cette voix, nous l'avions entendue, nous, par un privilège qui tenait du sortilège.

Je dis « sortilège », car enfin le plus bizarre de l'affaire n'était-il point cette invitation à des ombres perdues dans la nuit d'une caverne ! Nous le voyions, nous ; mais *il* ne nous voyait pas, lui ! Il invitait de l'ombre à venir s'asseoir à son foyer ! Makoko, qui était superstitieux, chargea les petits marcassins sur son épaule et nous dit : « En route ! » sans répondre à l'homme.

Nous nous avançâmes tous, au bord de la grotte. Il pleuvait encore mais l'orage faisait trêve. Le ciel s'éclaircissait au-dessus de nos têtes tandis que de gros nuages roulaient encore vers nos pieds, s'accrochant à de moindres cimes. La « gentilhommière » nous apparaissait, de l'endroit où nous nous trouvions, dans un

véritable décor d'enfer. L'antique bâtisse, à laquelle une tourelle à mâchicoulis, reste de château fort, donnait un aspect moyenâgeux, reposait sur un roc absolument dénudé, sur une sorte d'étroit plateau sinistre, balayé par tous les vents, nettoyé comme le carreau net d'une cuisine par cette femme de ménage acharnée et formidable : la tempête. Cette aridité surprenait d'autant plus qu'elle était entourée, à quelque distance de là, d'une ceinture de collines verdoyantes et d'épaisses forêts ; et elle avait ceci de mystérieux qu'elle n'apparaissait point comme étant *naturelle*. Non, il n'était point naturel que les choses devinssent tout à coup, sans raison apparente, aussi désolées ; il n'était point naturel que cette verdure, ces arbres, ces fleurs qui, si joyeusement, avaient gravi la montagne, se fussent arrêtés soudain au bord de ce plateau, comme s'il avait été maudit, comme si le destin en avait interdit l'approche à tout ce qui pouvait ressembler à de la vie. Je n'avais jamais rien vu d'aussi lugubre que ces rochers nus et que cette masure, toute branlante encore du choc de l'ouragan ; et une grande curiosité me vint de pénétrer dans cette demeure, fermée jusqu'à ce jour aux étrangers, derrière cet hôte dont on ignorait tout, même le nom, et qui, tête nue, se promenait les jours d'orage, dans la montagne, avec son chien « Mystère » *qui aboyait en silence.*

Makoko était déjà sur le chemin ; Mathis, sans même saluer l'homme, avait rejoint Makoko. Allan était resté près de moi. Je mis mon chapeau à la main et remerciai *le gentilhomme* de son invitation. Je lui dis que nous l'eussions certainement agréée si nous n'avions été fort pressés de nous rendre à La Chaux-de-Fonds où d'importantes affaires nous attendaient.

– Bah ! Vous passerez la nuit dans la montagne… interrompit l'homme.

– Qui vous le fait croire ? demandai-je.

– Les deux seuls chemins qui conduisent à La Chaux-de-Fonds sont impraticables. L'orage a fait déborder les torrents. Il

est tard ; vous rencontrerez mille difficultés que vous ne surmonterez pas avant la nuit. Essayez !… mais je suis sûr que, cette nuit, vous reviendrez frapper à ma porte… si vous retrouvez votre chemin…

Makoko et Mathis considéraient l'homme d'un œil hostile. Makoko, d'un coup d'épaule, remontant les marcassins qui lui pendaient dans le dos et qui grognèrent lamentablement, s'avança presque sous le nez de l'homme, et, à brûle-pourpoint, lui posa cette question :

– D'abord, comment saviez-vous que nous étions là dedans !… Comment avez-vous deviné que nous étions au fond du trou ?… Vous auriez aussi bien pu inviter à souper une famille de loups !…

– Je vous ai vus tuer la laie !… dit l'homme très tranquillement, en montrant du doigt les marcassins. Un beau coup de fusil, monsieur… ajouta-t-il en se tournant vers moi. C'est dommage d'avoir manqué le père, une bien belle bête…

– C'est moi qui l'ai manqué, fit Makoko, mais ce n'est pas ma faute. J'ai craint de blesser mon piqueur… un imbécile…

Et il se lança dans des détails, secouant ses marcassins…

– Quel beau défilé, hein ! Vous avez vu ?… Alors, vous étiez là quand ils sont arrivés dans le chemin vert ?… Le vieux en tête… Les petits dans le milieu… la mère fermant la marche… toute la famille à la queue leu leu… Au premier coup de fusil, la laie est par terre… les petits, affolés, se jettent sur elle, Mathis me crie de tirer sur le sanglier qui détale… mais j'avais mon piqueur en face, l'idiot !… La bête fait un demi-cercle rapide, se jette à droite, disparaît… heureusement, les petits étaient là… je leur ai fait un sort avec un bout de ficelle… je leur ai lié les pattes, et voilà !… Ah ! une bonne chasse ! si seulement on pouvait rentrer à La Chaux-de-Fonds ce soir…

– Trop tard, fit l'homme ; jamais vous ne retrouverez vos voitures, maintenant… Vous auriez dû vous mettre en route tout de suite, avec vos piqueurs, quand ils ont jeté la laie sur la luge…

– Mais enfin ! où étiez-vous donc ? reprit Makoko… Moi, je ne vous ai pas vu… Vous l'aviez vu, vous autres ?…

Nous répliquâmes qu'en effet nous n'avions point aperçu notre interlocuteur.

– Bah ! dit celui-ci avec un pâle sourire, j'étais là, pourtant ! Messieurs… je n'ai pas l'habitude d'emmener les gens de force chez moi… Il y a bien des années que ma porte ne s'est ouverte devant des étrangers… je n'aime pas la société… seulement je vais vous dire : il y a six mois, on est venu frapper à ma porte, un soir… c'était un jeune homme qui avait perdu son chemin et qui me demandait le gîte jusqu'au matin… Je le lui refusai. Le lendemain, on a trouvé un cadavre au fond de la Grande Marnière… Un cadavre à moitié mangé par les loups…

– Mais c'était Petit-Leduc, s'écria Makoko… Et vous avez eu le cœur de rejeter le garçon dans la montagne, la nuit, en plein hiver ! C'est vous qui l'avez tué !…

– Oui, certes !… fit l'homme, simplement, c'est moi qui l'ai tué… Et vous voyez que cela m'a rendu hospitalier, messieurs…

– Et pourriez-vous nous dire pourquoi vous l'avez chassé de votre maison ? gronda sourdement Makoko, dont le poing féroce semblait se préparer à assommer ce singulier hôte.

Sans hâte, le gentilhomme posa sur nous son regard mort.

– *Parce que ma maison porte malheur*… dit-il… Est-ce que ce n'est pas ce qu'on raconte dans la montagne ?…

Puis, nous désignant d'un doigt décharné les nuées opaques qu'une saute de vent faisait remonter vers nous :

– Messieurs, au plaisir de vous revoir !…

Et il s'éloigna, appelant son chien, redressant sa haute taille, le fusil sur l'épaule, ses quatre mèches au vent.

– C'est un fou ! dit Mathis.

– C'est un fou ! dit Allan.

– Non ! Non ! ce n'est pas un fou ! répliqua péremptoirement Makoko, sans plus exprimer sa pensée qui vouait le gentilhomme à l'enfer.

Les nuages nous gagnaient déjà, nous masquant la terre, la terre avec ses monts, ses forêts, ses plaines, ses vallées, ses villes… la terre des hommes… et bientôt nous ne distinguâmes même plus nos bottes… mais, par un effet de lumière, à la fois fantastique et naturel, il n'y eut plus de visible, en face de nous, que le lugubre plateau, qui semblait porté par des nuées de tempête, en plein ciel, sans plus tenir par rien à la terre. La gentilhommière était debout là-dessus comme un Saint-Honoré sur une assiette. Un rai, envoyé par le soleil à l'agonie, alluma les créneaux de la tour et lui fit une sorte de couronne de soufre qui s'éteignit presque aussitôt. Et il nous parut que l'ombre démesurée de cette tour était venue nous toucher, s'allongeant tout à coup au-dessus de l'épais brouillard qui maintenant nous tenait la ceinture.

– C'est nous qui serions des fous de ne point accepter l'hospitalité de l'homme, fis-je. Entrons dans son petit castel. Et vite ! il n'y a pas une minute à perdre.

– C’est mon avis, obtempéra Allan.

– Et s’il nous porte malheur ! s’écria Makoko.

– Oui, s’il nous porte malheur ! répéta Mathis, qui était rarement d’un autre avis que celui de Makoko…

– Et quel malheur voulez-vous qu’il nous arrive ? fis-je.

– Est-ce qu’on sait, *avec cet homme du diable !* grogna Makoko.

– Oh ! moi, j’aime mieux voir le diable que d’attraper un rhume de cerveau, déclarai-je en éclatant de rire.

Mais quel rire avais-je là ! quel rire frénétique sortait de ma bouche ouverte toute grande, toute grande…

Je m’étais arrêté de rire, *que la montagne riait encore*. Oui, l’écho me renvoyait l’éclat de ma vaine gaieté avec une insistance qui nous énerva.

– *Quand elle aura fini !* dit Makoko à la montagne.

Il fallait nous décider, prendre un parti. Allan et moi, aidés des éléments, eûmes enfin raison des hésitations de Mathis et de Makoko, auxquels nous reprochions leur couardise. Nous dûmes hâter le pas pour arriver sur le plateau avant que la nuée ne nous eût ensevelis tout à fait et, quand nous frappâmes à la porte de la gentilhommière, il n’y avait plus au-dessus du brouillard que quatre têtes sans corps qui attendaient qu’on voulût bien leur ouvrir.

III

Je n'ai pas été élevé avec les gnomes de la montagne, comme Mathis et Makoko, l'un fils de garde forestier, l'autre unique héritier d'un des plus grands propriétaires terriens de cette partie du Jura qui tient par un versant à la France, par l'autre à la Suisse. Allan et moi avions connu Mathis et Makoko au collège de Lons-le-Saunier, où nous restâmes jusqu'à notre quatrième, avant d'aller à Paris terminer nos études. Eux, après la quatrième, étaient tout simplement retournés au foyer paternel, aux environs de La Chaux-de-Fonds, non loin de cette Tête-de-Rang qui s'élève de plus de quatorze cents mètres au-dessus du niveau de la mer et d'où, par les grands jours d'azur, on aperçoit tout le Jura et les Alpes, du Soentis au mont Blanc. Là, ils avaient été entièrement repris par la terre natale, par ses traditions, ses légendes, par l'âme mystérieuse de la forêt.

Trois fois déjà, sur leurs pressantes invitations, nous étions venus, Allan et moi, chasser avec eux, vers la fin des vacances, mais nos expéditions cynégétiques ne nous avaient point conduits encore si près de la gentilhommière dont nous n'avions entendu parler jusqu'alors que d'une oreille distraite. Nous avions coutume, du reste, de ne prêter aucune attention à toutes ces histoires de bonnes femmes. La seule chose qui nous intéressât était les rudes chasses que nous faisions avec ces rudes gars, car nous aimions beaucoup nos camarades tels que la vie les avait faits : paysans orgueilleux, courageux et forts, d'âme délicate et peureuse *devant l'inconnu,* et tenant de leur famille, restée catholique, une piété qui allait jusqu'à la superstition.

Quant à Allan et quant à moi, élèves de la Faculté de Paris, nous ne croyions pas à grand-chose en dehors de ce que nous montrait notre scalpel. C'est vous dire quel esprit différent nous animait tous les quatre dans le moment que la *fumée des monts* nous acculait à l'hospitalité de la gentilhommière. Allan et moi étions curieux de savoir ce que nous allions trouver derrière

cette porte. Makoko et Mathis en avaient presque la terreur. S'ils avaient été seuls, nul doute qu'ils eussent préféré rester, le ventre creux et transis de froid, au fond de la caverne.

… C'était une antique porte de chêne toute consolidée de barres de fer et cuirassée de clous. Elle tourna sur ses gonds, sans bruit.

Une petite vieille était sur le seuil, accueillante et ratatinée.

– Entrez, messieurs.

Du seuil, nous apercevions une pièce haute et large, assez semblable à ces salles appelées autrefois salles des gardes. Elle faisait certainement partie de ce qui restait du château fort sur les ruines duquel, quelques siècles auparavant, on avait bâti la gentilhommière. Elle était bien éclairée par le feu de l'âtre énorme où brûlait un arbre et par deux lampes à pétrole pendues par des chaînes à la voûte de pierre. Pas d'autres meubles qu'une table épaisse de bois blanc, un large fauteuil de cuir, quelques escabeaux et un buffet grossier.

On eût en vain cherché dans cette salle les squelettes tintinnabulants, le crocodile empaillé, les paquets d'herbe, les fourneaux, les alambics et les cornues de tout alchimiste ou suppôt de Satan qui se respecte ; seulement, l'impression que l'on en recevait était assez singulière, car cette pièce était toute blanche, comme un sépulcre.

La vieille n'avait point l'air d'une sorcière, mais elle était vieille, vieille, courbée en deux, et sa voix était celle d'une enfant et elle avait l'air trop aimable. Elle s'appuyait sur un bâton.

Comme je demandais tout de suite à voir notre hôte, elle toussa, nous pria d'entrer dans la pièce, bouscula un peu

Makoko qui grognait avec ses marcassins, et se mit à trottiner devant nous en nous priant de la suivre.

Nous traversâmes ainsi toute la pièce. Elle ouvrit une porte. Nous étions au bas d'un escalier vermoulu, aux marches de bois affaissées. L'escalier tournait dans la tour conduisant aux deux étages de la masure. Dehors, le vent chantait une chanson désespérée et, se glissant jusqu'à nous par les meurtrières, nous glaçait.

– Mettez vos bêtes là-dessous ! fit la vieille en indiquant à Makoko un trou sous l'escalier. On leur donnera quelque chose à manger tout à l'heure.

Makoko se sépara de ses petits avec un soupir de mère. Pendant ce temps, la bonne femme allumait une lanterne dont la flamme, vacillant dans sa prison de verre, projeta nos ombres dansantes sur les murs.

– Mes bons messieurs, avant le souper, je vais vous montrer vos chambres. Je m'appelle la mère Appenzel, pour vous servir.

Et elle grimpa avec un grand bruit de galoches au long des marches inquiétantes, s'embrouillant dans ses bonnes vieilles jambes et son bâton à ne plus s'y retrouver. Elle arriva cependant la première au premier étage.

– C'est là que vous couchez. Mon maître et moi avons nos chambres au-dessus, fit-elle, en nous montrant le plafond du bout de son bâton.

– Et quand le verra-t-on, votre maître ? demandai-je.

– Tout à l'heure, mon bon monsieur, tout à l'heure.

Nous étions dans un corridor dallé de carreaux fort ébréchés, mais fort propres. Sur ce corridor donnaient quatre portes : deux à droite, deux à gauche. Trois de ces portes étaient ouvertes. Elle nous les montra :

– Voici vos chambres. Deux de ces messieurs seront obligés de coucher dans le même lit, ajouta-t-elle d'une voix dolente. J'ai mis des draps, de l'eau dans les pots et de la bougie sur les tables ; j'espère que vous ne manquerez de rien.

– Vous saviez donc que nous allions venir ?

La mère Appenzel fit entendre un petit rire de crécelle.

– Mon maître m'a annoncé des amis…

Makoko, suivi de Mathis et d'Allan, avait pénétré dans la première chambre. Je l'entendis déposer bruyamment son fusil et dire :

– Nous coucherons ici, Mathis et moi.

J'étais resté seul dans le corridor avec la vieille. Je lui désignai la porte close.

– Il n'y a donc pas de lit dans cette chambre ? demandai-je.

– Oh ! monsieur, fit la vieille, il y a bien un lit, mais on n'a pas couché dans la *mauvaise chambre* depuis cinquante ans…

– Et pourquoi ?…

– Chut !! souffla la mère Appenzel, un doigt sur sa bouche édentée ; et elle s'en fut vers la chambre d'Allan

Je crus que j'étais seul, j'allongeai la main vers la clenche qui fermait la *mauvaise chambre*.

La vieille m'avait vu.

Elle me jeta, suppliante :

– Ne faites pas ça !...

....

Quand mes amis, après une toilette sommaire, furent descendus, je m'attardai dans le corridor et, une bougie à la main, pénétrai dans la pièce mystérieuse. Dois-je l'avouer ? Mon cœur battait un peu plus vite que de coutume.

La porte poussée, je ne remarquai tout d'abord rien d'extraordinaire. Mais je fus saisi par une odeur indéfinissable, une odeur qui n'était point seulement « de renfermé », une odeur effacée et lointaine, *aigre et brûlante*. Je croyais être sûr de n'avoir jamais senti cette odeur-là. Elle n'était point désagréable.

Et, je ne sais pourquoi, je m'amusai aussitôt à l'idée que cette odeur était peut-être bien l'odeur du Diable. Mais j'en fus pour mon idée, car, ayant deviné au fond de la pièce, sur la droite, la forme de la vaste cheminée qui, montant de l'âtre sis au-dessous de nous, dans la salle, se continuait jusqu'au toit en se rétrécissant à travers plafonds et planchers, mon esprit positif imagina aussitôt qu'une telle odeur me venait, par quelque interstice, d'une telle cheminée.

La chambre était vaste, occupée dans son milieu par un lit très simple à colonnettes, mais qui, s'il datait réellement comme je le présumais, de Henri III, pouvait être d'une grande valeur.

De lourdes tentures d'un vert décoloré pendaient aux deux fenêtres.

Dans un coin, il y avait une commode du Premier Empire à table de marbre. Au-dessus de cette commode une étagère bibliothèque, et, dans cette bibliothèque, une douzaine de vieux ouvrages dont je lus quelques titres : *Judas et Satan, Le Sabbat, L'envoûtement tel qu'on le pratiquait au Moyen Âge, Les Sorciers du Jura…*

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette accumulation de littérature diabolique et je me disposais à me retirer quand je fus arrêté *par l'attitude de l'armoire à glace.*

J'allai à l'armoire. Celle-ci était un meuble du milieu du XVIIIe siècle, travaillé de délicates sculptures du style le plus délicieusement rococo, à même le bois qui avait perdu par endroits sa peinture. On avait déshonoré les panneaux en y incrustant des glaces, et ceci était d'un luxe relativement moderne que j'aurais sincèrement regretté si je n'avais été plus occupé, comme je vous l'ai dit, par l'attitude de ce meuble, que par le meuble lui-même.

On eût dit un meuble ivre, cherchant un équilibre qui lui échappait. Décollé de la muraille, il se penchait vers moi comme s'il avait décidé de me tomber dans les bras. Logiquement, de par le simple exercice des lois de la pesanteur, cette armoire devait, me semblait-il, continuer son inclinaison jusqu'à ce qu'elle eût rencontré le carreau de la chambre, en un fracas nécessaire. La prudence me commandait de n'y point toucher, mais ayant sans doute ce soir-là, comme on dit, *le diable au corps,* je posai ma bougie sur la commode, repoussai l'armoire contre la muraille, cherchai d'une main dans ma poche un objet qui pût me servir de cale, y trouvai mon couteau de chasse, le jetai sur le parquet et, du bout de mon pied, assurai par ce moyen l'équilibre certain de cette armoire en goguette.

Quand, fier de mon ouvrage et persuadé que j'avais épargné à ce joli meuble un accident menaçant, j'eus repris ma bougie et me fus retourné pour fermer la porte, *je revis l'armoire dans son inclinaison première.*

– Ah ! vraiment ! fis-je assez étonné ; mais comme, en bas, Makoko inquiet de mon absence m'appelait, je descendis.

IV

Je revois encore notre hôte – vivrais-je cent ans, que je ne saurais oublier cette image – tel qu'il m'apparut dans le cadre de l'âtre, quand je descendis dans la salle où la mère Appenzel avait préparé notre souper.

Mes amis étaient assis autour du feu, les bottes aux braises. Lui, se tenait devant eux, debout dans un coin, sur la pierre du foyer de cette cheminée, vaste comme une chambre. Il était en habit ! Et quel habit ! d'une élégance suprême, mais extraordinairement défunte ! Ainsi, pour nous recevoir, il était allé mettre son habit ! Le sien ? Celui de son grand-père ou de son trisaïeul ? Il me parut que Brummel ne pouvait avoir eu d'autre élégance que celle-là ! Le col de l'habit haut, les revers larges, le gilet de velours, la culotte et les bas de soie, la cravate, tout cela avait un grand air d'autrefois dont je n'aurais pu dire l'âge. Notre hôte avait les manières les plus nobles, c'est-à-dire les plus simples. Il me pria de prendre place au foyer.

Et nous voici partis à parler chasse. Makoko, malgré sa gêne visible, ne résiste pas à nous conter quelques exploits. L'hôte, aimablement, l'approuve. Quant à moi, je ne puis détacher mes regards de ce visage pensif, surgissant tour à tour dans l'ombre et dans la flamme, si douloureux à voir dans sa singulière expression double d'énergie et de tristesse. Cette face, si étrangement tourmentée, même dans son calme actuel, semble nous raconter, ride par ride, tous les bouillonnements de la jeunesse, comme un volcan raconte au voyageur, de toute la profondeur de ses crevasses, les prodigieux soulèvements de son cœur… éteint.

À côté de son maître, regardant de ses yeux mi-clos le grésillement de la bûche, « *Mystère* », le museau sur les pattes, est étendu. Un moment, il ouvre une large gueule et bâille, comme il a aboyé, *en silence*.

Et je demande :

– Il y a longtemps que votre chien est muet ? Quel singulier accident lui est-il donc arrivé ?

– Il est muet de naissance, répond l'hôte, après une courte hésitation, comme si ce sujet de conversation ne lui plaisait point.

Mais j'insiste.

– Son père était muet ? Sa mère peut-être ?

– Sa mère… et la mère de sa mère, fait rudement le gentilhomme… et la mère de la mère de sa mère.

– Vous avez été le maître de l'arrière-grand-mère de Mystère ?

– Oui, monsieur. Et c'était une bête fidèle qui m'aimait bien… Une bête de garde surprenante… ajouta l'hôte, en marquant soudain une émotion qui m'étonna.

– Et elle était muette aussi, de naissance ?

– Non, monsieur… Non, elle n'était point muette, *mais elle l'est devenue une nuit qu'elle avait trop aboyé !*… Eh bien, la mère Appenzel ! Le souper est-il prêt ?…

La vieille servante entrait avec une soupière fumante dont elle était fort embarrassée à cause de son bâton. Allan courut à son secours.

– Messieurs, si vous voulez me faire l'honneur de vous asseoir à ma table…

Le souper est excellent. Nous avons tous une faim de loup. Allan et moi, dévorons tout de suite tout ce qui tombe charitablement dans notre assiette ; Makoko et Mathis, qui semblaient, dès les premières cuillerées d'un potage fameux, redouter d'être empoisonnés, se décident à ne plus faire la petite bouche. La mère Appenzel, pour arroser un cuissot de chevreuil dont nous faisons nos délices, apporte deux vieilles bouteilles de Neuchâtel.

Le gentilhomme veille à ce que la conversation, malgré nos appétits déchaînés, ne languisse point. Il nous demande si nous sommes contents de nos chambres.

– Monsieur notre hôte, il faut que je vous fasse une prière…

C'est moi qui parle. Toutes les têtes sont tournées vers moi.

– Je désirerais coucher dans *la mauvaise chambre !*

Je n'ai pas plus tôt prononcé cette phrase que je vois la figure de notre hôte, si pâle déjà, blêmir encore.

– Qui vous a dit qu'il y avait ici une *mauvaise chambre* ? demanda-t-il, retenant à grand-peine une irritation certaine.

La mère Appenzel, qui apportait un magnifique morceau d'emmenthal, sur une assiette, se prend à trembler si fort qu'on entend l'assiette tambouriner contre la table.

– C'est toi, mère Appenzel ?

– Ne grondez pas cette excellente femme, mon indiscrétion seule est coupable… Je voulais entrer dans la chambre dont la porte était restée close et votre servante me l'a défendu : « N'entrez pas, m'a-t-elle dit, dans la *mauvaise chambre*. »

– Et vous n'y êtes pas entré ?

– Et j'y suis entré !

– Ah ! mon Dieu ! gémit la mère Appenzel, en laissant tomber un verre qui se brisa avec un singulier fracas.

– Va-t'en ! crie l'homme, brutal.

Et quand elle est partie :

– Vous êtes curieux, monsieur !

– Excusez-moi, très curieux !... Et puis, laissez-moi vous dire, monsieur notre hôte, n'est-ce point vous-même qui, tout à l'heure, auprès de la grotte où nous avons eu la bonne fortune de vous rencontrer, avez fait allusion aux bruits qui couraient la montagne. Eh bien, je ne serais pas fâché que la si parfaite hospitalité que vous nous offrez serve à les dissiper. Quand j'aurai couché dans cette chambre qui a une si mauvaise réputation, et que j'y aurai reposé en paix, comme un honnête homme qui a la conscience tranquille et qui a bien soupé, on ne dira plus que *votre maison,* comme vous nous l'avez annoncé avec la plus triste ironie, porte *malheur*...

Mais le gentilhomme m'interrompt.

– Je me moque de ce qu'on dit dans la montagne !... Vous ne coucherez point dans cette chambre ; on n'y couche plus... on n'y a point couché depuis cinquante ans...

– Et qui donc y a couché pour la dernière fois ?

– Moi !... et je ne conseillerai jamais à personne d'y coucher après moi !

Ceci est dit sur un tel ton de colère mêlée d'effroi que mon désir et ma curiosité redoublent.

– Il y a cinquante ans ! Vous étiez un enfant, à cette époque ; à l'âge où l'on a encore peur, la nuit…

– Il y a cinquante ans, j'avais vingt-huit ans !

Vingt-huit ans ! Ainsi cet homme a soixante-dix-huit ans ! Qui l'eût crû ? Il est si droit, si haut, *si volontaire !*

Ah ! c'est un beau spectre de vieillard bien vivant !

– Mais enfin !… est-il indiscret de vous demander ce qui vous est arrivé dans cette chambre ? Moi je viens de la visiter et il ne m'est rien arrivé du tout. Elle m'a bien paru la plus naturelle des chambres !… J'ai essayé de redresser une armoire…

– Vous avez touché à l'armoire ! hurle l'homme, en jetant sa serviette et en venant vers moi avec des yeux de fou… Vous avez touché à l'armoire !…

– Oui, dis-je tranquillement, elle allait tomber…

– Mais elle ne tombe pas ! Mais elle ne tombera jamais ! Mais elle ne se redressera jamais ! Mais c'est sa manière à elle, d'être comme ça, pour toujours, titubante, vacillante, frémissante pour l'éternité !

Nous nous étions tous levés. La voix de l'homme était rauque. De grosses gouttes de sueur coulaient de son front. Ses yeux que nous croyions morts jetaient des flammes. Vraiment, il était effrayant à voir. Il me saisit le poignet et l'étreignit avec

une force dont je l'eusse cru incapable ; et, presque bas, cette fois-ci, il me demanda :

– Vous ne l'avez pas ouverte ?

– Non !

– Tant mieux pour vous ! Vous ne savez pas ce qu'il y a dedans ? Non ! Eh bien tant mieux pour vous !... Ah ! monsieur, vraiment tant mieux pour vous !...

V

Fébrile, il s'essuya le front, poussa un profond soupir, fit quelques pas désordonnés, et comme il passait près du foyer et que son chien le regardait curieusement aller et venir, toute sa colère qu'il essayait visiblement de calmer le reprit :

– Et toi ! Et toi ! Et toi, n'es-tu pas fatigué de me regarder en silence !… de me voir vivre en silence !… de m'accompagner partout en silence !… Va coucher, Mystère !… À la niche ! à la niche !… Est-ce pour aujourd'hui ?… Est-ce pour demain ?… quand parleras-tu donc, Mystère !… ou crèveras-tu comme les autres, comme les autres… en silence !…

Il avait poussé la porte qui donnait sur la tour et il talonnait furieusement son chien qui, à chaque coup, *ouvrait la gueule, de douleur*.

Nous étions fort impressionnés par cette scène inattendue. L'homme s'était enfoncé dans l'ombre de la tour, toujours poursuivant son chien.

Makoko fit, à mi-voix :

– Qu'est-ce que je vous avais dit ?… Vous ferez ce que vous voudrez… mais moi, je ne me couche pas cette nuit… je reste ici, dans cette pièce, jusqu'au matin…

– Moi aussi, dit Mathis.

Allan déclara :

– Dame ! ça vaut peut-être la peine de veiller… On va peut-être voir des choses amusantes…

– Taisez-vous, interrompit rudement Makoko… ne blasphémez pas !…

Et il ajouta :

– Qu'est-ce que je vous avais dit ?… qu'est-ce que je vous avais dit ?…

Allan agacé :

– Mais qu'est-ce que tu nous as donc dit ?

Makoko, penché sur nous, les yeux hors des orbites :

– *Vous ne voyez donc pas que c'est un possédé ?…*

– C'est un malade, dit Allan…

– Oui, approuvai-je, un monomane… Le reste du temps normal, il est repris de sa frénésie quand il est subitement en face de sa manie… C'est un malheureux qui a certainement *la manie de la persécution de l'au-delà.* Son cerveau est la proie du diable !…

– Ne prononce pas ce nom-là, surtout ici ! fit hâtivement Makoko.

Allan et moi nous nous mîmes à rire.

– Ne riez pas ! supplia Mathis…

– Ah ! zut ! s'exclama Allan, vous n'allez pas, avec vos têtes de mort, nous empêcher de nous amuser… Il n'est pas onze heures ! tâchez d'avoir le sourire… Nous avons six heures devant

nous… si nous faisions un petit poker… On va inviter notre hôte, ça lui changera les idées…

Et Allan, joueur forcené, tira un jeu de cartes de sa poche, le jeu avec lequel nous avions fait tous deux, pendant le voyage de Paris à La Chaux-de-Fonds, d'interminables parties d'écarté.

Déjà Allan, sur un coin de la table, avait déposé un jeu de cinquante-deux et triait du paquet les cartes dont il estimait n'avoir pas besoin.

– Je garde les six, hein ? si nous jouons à cinq ?

Il n'avait pas terminé son opération que le gentilhomme rentrait dans la salle. Notre hôte nous parut relativement calme et l'on voyait qu'il avait occupé ces quelques minutes à reprendre ses esprits, mais par un phénomène dont nous ne pouvions comprendre la raison, dès qu'il aperçut le jeu de cartes sur la table, sa figure se transforma immédiatement et prit une telle expression d'épouvante et de fureur que j'en fus moi-même effrayé.

– Des cartes ! s'écria-t-il… Vous aviez des cartes !…

Allan se levait, aimable :

– Nous avons décidé de ne point nous coucher, notre cher hôte… Nous sommes, nous autres, d'affreux noctambules qui n'avons point coutume de retrouver notre lit avant l'aurore. Alors, en attendant, nous jouons… oui, une petite partie d'amis… le poker ?… Vous ne connaissez pas le…

Mais Allan s'arrête… Il vient d'être frappé, lui aussi, de l'aspect formidable de notre hôte. Nous ne le reconnaissons plus, tant, instantanément, il a vieilli… On lui donnerait cent ans… ou plutôt il a l'âge de ceux dont on ne compte plus les

années… ses yeux sont injectés de sang… les poils de sa maigre moustache sont hérissés… ses dents sont menaçantes… sa bouche crispée siffle.

– Des cartes !… Des cartes !

Ces mots sortent avec peine de sa gorge, comme si une main invisible l'eût étranglé.

– Qui vous a dit de venir ici avec… avec des cartes ? Qui… qui vous envoie avec des cartes ?… Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? *Que me voulez-vous encore ?*… Il faut brûler les cartes ! Il faut brûler les cartes !

Sa main, d'un mouvement brusque, saisit le jeu sur la table, et il va le jeter dans le brasier quand son geste s'arrête à mi-chemin ; ses doigts tremblants abandonnent les cartes ; il se laisse tomber sur le fauteuil, pousse un cri rauque :

– J'étouffe… j'étouffe !…

Nous nous précipitons pour lui porter secours… Mais d'un seul effort de ses doigts maigres, il a déjà arraché son col, sa cravate… et maintenant, immobile, la tête haute, appuyée au dossier du vaste meuble il pleure… il pleure… Ses orbites, profondes comme des cratères, laissent couler des larmes brûlantes.

Et enfin, il parle d'une voix plaintive.

– Vous êtes de bons enfants… Il faut que vous sachiez… Vous ne vous en irez pas d'ici comme ça… en me prenant pour un fou… pour un pauvre malheureux triste fou…

Makoko et Mathis écoutent le vieil homme « à en perdre la respiration ». Allan et moi l'examinons comme des bons élèves de la Faculté de Paris doivent considérer un « cas curieux ».

– Oui, fait-il… oui, vous saurez tout… *cela pourra vous servir*.

Et « le cas curieux » se lève, marche, marche, s'arrête en face de nous, nous fixe de son regard éteint à nouveau, de son regard qui est retourné, après la brusque sortie de tout à l'heure, se réfugier au fond de ses deux trous, asile de cette âme tourmentée.

VI

– Mon nom ? Pourquoi vous dire mon nom ? C'est bien inutile, et cela ne fait point partie de tout ce qu'il faut que vous sachiez, *pour vous servir*. Il y a soixante ans – j'entrais dans ma dix-huitième année –, j'étais plus que vous, messieurs de Paris, audacieux et sceptique ; j'avais toute l'outrecuidance de la jeunesse. Je ne doutais de rien avec la prétention de nier tout ! Je ne doutais surtout point de moi ! La nature m'avait fait beau et fort, le destin m'avait mis entre les mains une fortune redoutable. Je fus l'homme le plus à la mode de mon temps. Messieurs, Paris, avec toutes ses joies, toutes ses splendeurs, toutes ses orgies, m'a appartenu pendant dix ans. Quand j'atteignis mes vingt-huit ans, j'étais à peu près ruiné. Il me restait deux ou trois cent mille francs et cette gentilhommière avec les terres qui l'entourent, dont ma famille ne s'était jamais occupée.

« À cette époque, je tombai éperdument épris d'un ange, messieurs, quelque chose de plus beau et de plus pur que tout ce que vous avez pu imaginer. Celle que j'aimais ignorait cette folle passion qui commençait de me dévorer et l'ignora toujours. Elle appartenait à une des plus riches familles de l'Europe. Pour rien au monde, je n'eusse voulu qu'elle soupçonnât que je briguais l'honneur de sa main pour remplir, avec sa dot, mes coffres vides. Je pris le chemin des tripots et je jouai ce qui me restait avec la folle espérance de retrouver mes millions. Je perdis, et un soir je quittai Paris pour venir m'enterrer ici dans cette vieille gentilhommière, mon dernier refuge. Je trouvai, dans cette retraite, un vieillard, le père Appenzel, sa petite-fille dont j'ai fait plus tard ma servante et son petit-fils, un enfant en bas âge qui a grandi sur ces terres et qui est mon intendant. J'y trouvai aussi, dès le premier soir, l'ennui et le désespoir. *C'est le premier soir que tout arriva*.

Ici, le gentilhomme suspendit un instant son récit, sembla écouter anxieusement le vent qui soufflait par toutes les

lézardes et les brèches du manoir, puis, sans nous regarder, comme se parlant à lui-même, répéta :

– Oui, c'est le premier soir que tout arriva ! Quand je fus monté dans ma chambre – dans cette chambre que l'un de vous désire habiter cette nuit –, j'ouvris la fenêtre. La lune éclairait de ses rayons pâles la solitude sauvage des plateaux. Je regardai cet affreux désert où, désormais, il me faudrait vivre, j'écoutai mon cœur qui était si pitoyable… si désemparé, messieurs, que j'en eus pitié et, quand je refermai la fenêtre, j'avais résolu de me tuer.

« Mes pistolets se trouvaient sur la commode ; je n'eus qu'à allonger la main… Ah ! j'oubliais de vous dire que j'avais amené de Paris mon dernier ami… mon chien fidèle… une chienne que j'avais trouvée, une nuit que je rentrais du tripot en maudissant le Ciel, couchée devant ma porte… Comme je ne savais d'où elle venait ni à qui elle avait appartenu, je l'avais appelée « Mystère »… Dans le moment même où je prenais mes pistolets, elle se mit à hurler dans la cour… à ululer… mais d'un ululement tel que je ne saurais le comparer à rien… elle hurlait comme je n'ai jamais entendu hurler le vent… excepté ce soir… "Tiens ! pensai-je, voilà Mystère qui hurle à la mort… elle sait donc que je vais me tuer ce soir !…"

« Je jouais avec mes pistolets, pensant à ce qu'avait été ma vie et songeant pour la première fois *à ce que serait ma mort*.

« Mon regard indifférent rencontra, au-dessus de la commode, dans une petite bibliothèque pendue au mur, quelques vieux ouvrages et leurs titres. Je fus étonné de voir que tous traitaient de diableries et de sorciers. Je pris un livre : *les Sorciers du Jura,* et avec le sourire sceptique de l'homme qui s'est placé au-dessus du destin, je l'ouvris. Les deux premières lignes, écrites à l'encre rouge, me sautèrent aux yeux : ""Quand on veut voir sérieusement le diable, *on n'a qu'à l'appeler de tout son cœur,* il vient !" Suivait l'histoire d'un homme qui,

amoureux désespéré comme moi, ruiné comme moi, avait sincèrement appelé à son secours le prince des ténèbres et qui avait été secouru ; car, quelques mois plus tard, redevenu incroyablement riche, il épousait celle qu'il aimait. Je lus cette histoire jusqu'au bout.

« – Eh bien, en voilà un qui a eu "de la chance !" m'écriai-je et je rejetai le livre sur la commode.

« Dehors Mystère ululait toujours. Je soulevai le rideau de la fenêtre et ne pus m'empêcher de tressaillir devant l'ombre dansante de ma chienne sous la lune. On eût dit vraiment que la bête était possédée, tant ses bonds étaient désordonnés et inexplicables. Elle avait l'air de *happer une forme que je ne voyais pas*.

« – Elle empêche peut-être le diable d'entrer, fis-je tout haut. Pourtant je ne l'ai pas encore appelé !...

« J'essayais de plaisanter, mais l'état d'esprit dans lequel je me trouvais, la lecture que je venais de faire, le hurlement de ma chienne, ses bonds bizarres, le lieu sinistre, cette vieille chambre, ces pistolets *chargés pour moi,* tout avait contribué à m'impressionner beaucoup plus que je n'avais la bonne foi de me l'avouer...

« Je quittai la fenêtre et marchai un peu dans ma chambre. Tout à coup je me vis dans l'armoire à glace. Ma pâleur était telle *que je crus que j'étais mort !* Hélas ! non ! L'homme qui était devant cette armoire n'était point mort !... *Mais c'était un vivant qui évoquait le roi des morts !...* Oui... écoutez-moi... croyez-moi... j'ai fait ça... j'ai fait ça... *De tout mon cœur... de tout mon cœur... Je l'appelais !... à mon secours !... à mon secours !...* car j'étais trop jeune pour mourir !... Je voulais jouir encore de la vie !... être riche encore !... pour elle !... pour elle !... pour elle qui était un ange... Moi, moi... j'ai appelé le diable !... et alors... dans la glace... à côté de ma figure... quelque chose est

venu… quelque chose de surhumain… une pâleur… un brouillard, une petite nuée tournoyante qui, bientôt s'immobilisa et me laissa voir des yeux, des yeux d'une beauté terrible… toute une autre figure, resplendissante bientôt à côté de ma face de damné… une bouche… une bouche qui me dit : "*Ouvre !…*" oui… elle m'a dit : "*Ouvre !…*" Alors j'ai reculé… mais la bouche disait encore : "*Ouvre ! ouvre si tu l'oses !…*" et comme je n'osais pas, *on a frappé trois coups dans la porte de l'armoire… et la porte de l'armoire s'est ouverte toute seule… toute seule…*

À ce moment, le récit du vieillard fut interrompu par trois coups frappés à la porte du manoir. Oui, dans l'instant même où le gentilhomme se dressait, les bras grands ouverts, devant la vision, surgie du fond de son vivant souvenir et de son atroce angoisse, de l'armoire qui s'ouvrait toute seule, trois coups retentirent si fortement à la porte de la salle et si douloureusement en nous qu'on eût dit qu'on les avait frappés sur nos cœurs et nous sursautâmes sur nos escabeaux. Quant à notre hôte, il regarda la porte, ne dit plus un mot et s'appuya à la muraille, pour ne pas tomber. Alors, devant nous, la porte de la salle qui donnait sur le plateau désert, s'ouvrit lentement toute seule.

VII

Le vent entra d'abord, aboyant de ses cent voix comme une meute et puis, derrière, vint un homme. Il repoussa la porte et se tint immobile sur le seuil. On ne voyait point sa figure, cachée sous les larges bords de son chapeau de feutre mou qu'il avait enfoncé jusqu'aux oreilles. Un manteau le recouvrait entièrement du col aux pieds. Pas plus que nous, il ne se décidait à parler. Mais il se résolut enfin à ôter son chapeau et nous vîmes une rude figure de montagnard, indifférente et flegmatique.

– C'est toi qui as frappé comme ça, Guillaume ? demanda le gentilhomme qui essayait vivement de se remettre de son émoi.

– Mais oui, mon maître.

– Je ne t'attendais plus ce soir... Les verrous n'étaient donc pas mis !... Pousse les verrous... Tu as vu le notaire ?

– Oui, et je ne voulais pas conserver une pareille somme sur moi.

Nous comprîmes que Guillaume était l'intendant du gentilhomme. Il s'avança jusqu'à la table, sortit un petit sac de dessous son manteau, se mit à en extraire des papiers qu'il jeta sur la table et regarda son maître.

– Eh bien, qu'est-ce que tu attends ! demanda celui-ci.

Le nouveau venu nous montra.

– Ces messieurs !...

– Ce sont des amis à moi.

L'homme fit paraître quelque étonnement. Il ne savait évidemment point que son maître pouvait avoir des amis. Tout de même il sortit encore une enveloppe de son sac, la vida sur la table. Elle contenait des billets de banque. Il compta douze billets de mille francs.

– Voilà le prix du Bois de Misère, fit-il.

– C'est bien, Guillaume, dit notre hôte en prenant les billets de banque et en les remettant dans l'enveloppe. Tu dois avoir faim : tu coucheras ici ce soir ?...

– Non, impossible... il faut que j'aille chez le fermier... Nous avons à faire demain à la première heure... Mais je vais manger un morceau.

– Va trouver la mère Appenzel, mon garçon ; elle te soignera.

Et, comme l'intendant se dirigeait déjà vers la cuisine :

– Remporte toutes tes paperasses...

– Au fait ! dit l'homme.

Et il ramassa les papiers, pendant que le gentilhomme sortait un portefeuille de la poche de son habit, y plaçait l'enveloppe contenant les douze billets de mille francs et remettait le portefeuille dans sa poche. Sitôt que l'intendant eut disparu par la porte de l'office, Makoko, que l'intermède prosaïque de cette vulgaire affaire d'argent, n'avait pu détourner de l'histoire de notre hôte, Makoko, impatient et inquiet, demanda :

– Et alors ?...

– Alors ?… reprit l'hôte, les sourcils rapprochés subitement.

– Oui, alors… l'armoire ?…

– L'armoire ?…

– Oui, qu'est-ce qu'il y avait dans l'armoire ?…

– Qu'est-ce qu'il y avait dans l'armoire ?… Vous voulez savoir ce qu'il y avait dans l'armoire ?… Eh bien, je vais vous le dire, messieurs, je vais vous le dire, ce qu'il y avait dans l'armoire. Il y avait quelque chose !… quelque chose que j'ai vu, des yeux que voilà… quelque chose qui m'a brûlé les yeux… il y avait, messieurs, des lettres de feu, au fond de l'armoire… des lettres qui m'annonçaient une nouvelle !… Une grande nouvelle !… en deux mots : TU GAGNERAS !

VIII

Oui ! ajouta le gentilhomme d'une voix sombre, le diable, en deux mots, m'avait, au fond de l'armoire, en lettres brûlantes, écrit mon destin ! Il avait laissé là sa signature ! La preuve supérieure du pacte abominable que je passais avec lui, dans cette nuit tragique ! TU GAGNERAS ! Ne l'avais-je pas appelé de tout mon cœur, sincèrement, désespérément, de toutes les forces de mon être qui ne voulait pas mourir, ne l'avais-je pas appelé ? Eh bien, il était venu. Ah ! par le seigneur Dieu ! Messieurs, le Diable, quand on l'appelle, ne se fait pas attendre ! Et c'est un maître qui ne lésine pas sur le prix dont il paie ses serviteurs ! Il achète les âmes, mais il ne marchande pas ! TU GAGNERAS ! Joueur décavé, je veux redevenir riche, riche. Il me dit simplement : TU GAGNERAS ! En deux mots, il me donne toute la fortune du monde ! TU GAGNERAS !

« Cette phrase de l'enfer, messieurs, me foudroya. Le lendemain matin, le père Appenzel me trouva, écroulé au pied de l'armoire. Quand on me réveilla, quand on me fit revenir à moi, hélas ! je n'avais rien oublié ! Je ne devais rien oublier, jamais !… Partout où je vais, messieurs ! partout où je passe ! la nuit, le jour ! sur le mur des ténèbres, sur le disque éclatant du soleil, sur la terre et dans les cieux, en moi-même quand je ferme les yeux, sur vos fronts quand je vous regarde, je lis la phrase flamboyante de l'enfer : TU GAGNERAS !

Le vieillard se tut, épuisé, et il se laissa retomber sur son fauteuil, en gémissant. Makoko et Mathis s'étaient éloignés de lui. Allan et moi le considérions avec une immense pitié. « Voilà donc, pensions-nous, où conduit la folie du jeu ! Elle conduit à la folie, tout simplement ! » Allan secoua le malaise qui nous étreignait :

– Monsieur, dit-il, d'une voix hésitante… vous avez été certainement victime d'une hallucination !…

Le gentilhomme redressa sa tête effroyable.

– Ah ! voilà une idée ! jeune homme !... Cela fait plaisir à entendre des idées pareilles !... Une hallucination !... C'est une idée surprenante qui ne viendrait pas au premier imbécile venu ! Je l'ai eue, messieurs, cette idée-là ! Et, dès le lendemain de la nuit fatale où tout arriva... quand j'eus reconquis mes esprits, quand, avec la lumière du jour, je vis nettement le contour des choses et pus suivre sans défaillance le cercle précis de ma pensée, je me dis tout haut, pour entendre de mes deux oreilles le son clair de ma pensée d'homme, de ma pensée raisonnable d'homme qui raisonne : "Tu as eu une hallucination !... Arrête-toi sur le bord de l'abîme... Garde-toi de devenir fou, à cause d'un rêve !... Rêve, cauchemar, hallucination !... Cette figure, à côté de la tienne, ces yeux, cette bouche, cette splendeur inconnue, la forme du Diable surgie, dans cette glace qui ne reflétait, en réalité, que les formes inventées par ton cerveau malade, hallucination !... hallucination !... *Comment as-tu pu croire que tu avais vu le Diable !...* Et ces lettres de feu, au fond de l'armoire ! Cette promesse venue de l'enfer : TU GAGNERAS ! hallucination !... Toi, gagner !... mais c'est à mourir de rire... et aller tout de suite demander, chez lui, une explication, au Diable qui s'est moqué de toi !"

« Et je partis à rire, en effet... Aussi, comme je riais, le père Appenzel entra dans ma chambre. Il faut que vous sachiez que mon hallucination, comme vous dites, m'avait tellement ému que j'avais dû garder le lit. Le père Appenzel m'apportait quelque tisane. Il me dit : "Monsieur, il se passe une chose incroyable ! votre chienne est devenue muette ! *Elle aboie en silence !"*

« – Oh ! je sais, je sais ! m'écriai-je. Elle ne doit retrouver la voix que *lorsqu'il reviendra !...*

« Qui ?… Qui avait prononcé ces mots ?… Moi ?… Vraiment ! oui, c'était moi !… Le père Appenzel me regarda stupéfait et épouvanté, car il paraît que, dans ce moment-là, mes cheveux se dressaient sur ma tête. Mes yeux allaient, malgré moi, à l'armoire. Le père Appenzel, aussi inquiet, aussi agité que moi, me dit encore :

« – Quand j'ai trouvé monsieur, ce matin, sur le carreau, l'armoire était penchée comme elle l'est en ce moment et la *porte ouverte*. J'ai refermé la porte, mais je n'ai pu redresser l'armoire. *Elle retombe toujours !*

« Je priai le père Appenzel de me laisser. Une fois seul, je suis descendu de mon lit, je suis allé à l'armoire, je l'ai ouverte. Ah ! mon émotion en ouvrant la porte !… la phrase, messieurs, la phrase écrite avec du feu, y était encore ! Elle était gravée dans les planches du fond ; elle avait brûlé les planches en s'y imprimant… et j'ai lu le jour, comme j'avais lu, la nuit, ces mots : TU GAGNERAS !

« J'avais fait un bond hors de ma chambre, j'ai appelé ! Le père Appenzel est revenu. Je lui ai dit : "Regarde dans l'armoire ! et dis-moi ce que tu y vois !" Mon serviteur regarda à son tour dans le meuble et me dit : "TU GAGNERAS !"

« Je m'habillai. Je m'enfuis comme un fou de cette demeure maudite : l'air de la montagne me fit du bien. Quand je rentrai le soir, j'étais tout à fait calme, j'avais réfléchi : mon chien pouvait être devenu muet par un phénomène physiologique tout naturel. Quant à la phrase de l'armoire elle n'était pas venue là toute seule, et comme je ne connaissais pas ce meuble auparavant, il était probable que les deux mots fatidiques se trouvaient là depuis des années innombrables, inscrits par quelque fétichiste, à la suite d'une histoire de jeu qui ne me regardait pas !… Je soupai, je me couchai *dans la même chambre* et la nuit se passa sans incident. Le lendemain je m'en fus à La Chaux-de-Fonds, chez un notaire. Toute cette aventure

hallucinante de l'armoire n'avait réussi qu'à me donner l'idée de tenter une dernière fois la chance du jeu, avant de mettre mes projets de suicide à exécution ; et je m'étais tout à fait nettoyé de la pensée du diable. Je pus emprunter quelques billets de mille sur les terres de la gentilhommière et je pris le train pour Paris. Quand je gravis l'escalier du cercle, je me souvins de mon cauchemar et me dis ironiquement, car je ne croyais guère au succès de cette suprême tentative : "Nous allons voir, cette fois, si, le diable aidant…" Je n'ai point achevé ma phrase. On mettait la banque aux enchères quand je pénétrais dans le salon. Je l'ai prise pour deux cents louis… Je n'étais pas arrivé au milieu de la taille que je gagnais deux cent cinquante mille francs !… Seulement, on ne pontait plus contre moi… oui, j'avais effrayé la ponte, *car je gagnais tous les coups*… J'étais radieux ; je n'avais jamais songé à la possibilité d'une chance pareille… Je donnai "une suite", c'est-à-dire que j'abandonnai la fin de la banque. Personne ne prit la suite. Je m'amusai alors à donner les coups pour rien, pour voir, pour le plaisir. *Je perdis tous les coups !* Ce furent des exclamations sans fin. On me trouvait une chance d'enfer. Et vraiment, j'avais abandonné la banque au bon moment !… Ayant ramassé mon gain, je suis sorti.

« Sur le boulevard, j'ai réfléchi et j'ai commencé à être inquiet.

« La coïncidence de la scène de l'armoire et de cette banque fantastique me troublait. Et, tout à coup, je me suis surpris retournant au cercle. Voilà ! *je voulais en avoir le cœur net !…* Ma joie éphémère était troublée par le fait que je n'avais pas perdu un coup, un vrai coup, *avec de l'argent* !

« Eh bien, je voulais perdre un coup ! *Je ne retournai au cercle que pour perdre un coup !…*

« Cette fois, messieurs, quand je suis sorti du cercle à six heures du matin, je gagnais, tant en argent que sur parole, deux millions !… *Mais je n'avais pas perdu un coup !… pas… un…*

seul… et je me sentais devenir fou furieux !… Quand je dis que je n'avais pas perdu un coup, je parle des coups d'argent, car ceux que je donnais "en blanc", pour voir, pour rien, pour le plaisir, ceux-là je les perdais inexorablement ! Mais dès qu'un ponte mettait contre moi dix sous sur une carte – oui, j'avais essayé, j'avais voulu essayer dix sous ! – ces dix sous, je les gagnais. Un sou ou un million, c'était tout comme ! Je ne pouvais plus perdre ! TU GAGNERAS ! Ah ! malédiction !… malédiction !… Huit jours… Pendant huit jours, j'ai essayé… je suis allé dans d'affreux tripots, je me suis assis chez des Grecs qui donnaient à jouer… je gagnais contre les Grecs, je gagnais contre tout le monde !… Je gagnais !…

« Ah ! vous ne riez plus, messieurs ! Vous ne riez plus de moi ! ni du diable !… Voyez-vous, messieurs, il ne faut rire de rien !… de rien !… Quand je vous disais que j'ai vu le diable !… Me croyez-vous ? J'avais la certitude, la preuve palpable, évidente pour tous, la preuve naturelle et terrestre de mon pacte abominable avec le diable !… Il n'y avait plus pour moi de loi des probabilités ! Il n'y avait plus de probabilités ! Il n'y avait plus que la certitude surhumaine du gain éternel… éternel jusqu'à la mort… La mort ! Je ne pouvais même plus y songer pour la désirer ! Pour la première fois, j'avais peur de la mort ! j'avais la terreur de la mort ! *à cause de ce qui m'attendait au bout !* Ah ! racheter mon âme ! ma pauvre âme de damné !… Je suis entré dans les églises… j'ai vu des prêtres… je me suis agenouillé sur les parvis… j'ai heurté les dalles sacrées de mon front en délire !… J'ai prié Dieu pour perdre comme j'avais prié le diable pour gagner !… au sortir du lieu saint, j'allais hâtivement dans le lieu infâme et je mettais quelques louis sur une carte… et il faut croire, messieurs, que le diable est au moins aussi puissant que Dieu, car j'ai continué à gagner, à gagner toujours !… "TU GAGNERAS !"

IX

L’homme s’arrêta. Sa tête était retombée sur sa poitrine. Il semblait parti pour quelque rêve affreux qui l’éloignait tout à fait de nous. Nous n’existions plus pour lui. Quelques minutes s’écoulèrent ainsi, dans un pesant silence.

– Et qu’avez-vous fait ? demanda Makoko.

– Oui, fit Mathis. Comment, après cette horrible révélation, avez-vous pu vivre ? Comment avez-vous vécu ?

Notre hôte nous regarda, désespérément.

– Messieurs, dit-il, j’avais été élevé en chrétien. Ma famille était très croyante et ma mère était une sainte. Les quelques années de désordre de ma première jeunesse d’homme n’avaient pas réussi à étouffer en moi tout sentiment religieux. Je n’avais plus qu’une terreur, quand j’examinais mon épouvantable situation, la terreur d’avoir perdu mon âme pour toujours, plus qu’un espoir, celui de la racheter et je cherchai par quel sacrifice, au-dessus des forces humaines, je pourrais y réussir. Je vous ai dit de quel violent et pur amour mon cœur était rempli. Les millions regagnés *et ceux qui pouvaient m’appartenir encore* me permettaient d’aspirer enfin à la main de celle que j’aimais plus que tout au monde. Pas une seconde, je ne voulus supporter cette idée que je pourrais tenir mon bonheur de ces millions maudits. J’offris mon cœur à Dieu, en holocauste, et les millions gagnés aux pauvres, et je suis venu ici, messieurs, attendre patiemment la mort qui ne vient pas… et dont j’ai peur !…

– Et vous n’avez jamais joué depuis ?… m’écriai-je.

– Je n’ai jamais joué depuis…

Allan avait compris ma pensée. Il songeait lui aussi qu'il serait peut-être possible de sauver de sa monomanie cet homme que nous nous obstinions tous deux à considérer comme un fou.

– Je suis sûr, dit-il, qu'après un pareil sacrifice, vous avez été pardonné… Votre désespoir a été certain, sincère, votre punition terrible… Qu'est-ce que Dieu pourrait exiger de plus ?… Ah ! monsieur, moi, à votre place, *j'essaierais*…

– Vous essaieriez quoi ? s'écria l'homme, se levant, tout droit.

– J'essaierais de savoir… si je gagne toujours !…

L'hôte regarda Allan avec une expression de haine indicible.

– Vraiment, monsieur !… c'est ce que vous me conseillez !… Mais qui donc êtes-vous pour me conseiller une chose pareille ?… D'où venez-vous ? encore une fois, qui vous envoie ?… Vous ne savez donc pas, pauvres gens, que j'ai résisté à cette tentation-là pendant cinquante ans ! Et que, pour la vaincre… il m'a fallu plus de force et d'énergie qu'il n'en faudrait à un homme qui n'a pas mangé depuis huit jours pour refuser de prendre le morceau de pain qu'une main charitable lui tendrait !…

– Une main charitable, repris-je…

L'homme frappa la table d'un coup de poing terrible…

– Vous appelez ça, de la charité !… C'est de la charité que de me tendre un jeu de cartes, n'est-ce pas ? et de me dire : jouez !… *Et si je gagne !* qu'est-ce que je deviendrai ?

– Vous perdez la seconde partie…

– Et si je gagne ? Si je gagne encore !...

– Vous jouerez encore et je suis sûr qu'un moment viendra où vous perdrez !...

Je ne m'imaginais point que j'allais déchaîner une pareille colère... L'homme rugit ; une sorte de bave blanchâtre moussa à ses lèvres...

– Alors c'est tout ce que vous avez trouvé !... C'est tout ce que le récit d'un malheur *qui dépasse la terre* vous a inspiré !... Faire jouer un vieux fou pour lui démontrer qu'il n'est pas fou !... Car je vois bien dans vos yeux ce que vous pensez de moi !... Il est fou !... Il est fou !... Il est fou !...

– Mais non !... Mais non !...

– Taisez-vous ! par le Seigneur ! vous mentez... De tout ce que je vous ai dit, vous ne croyez rien ! rien !... rien que ma folie ! jeune homme !...

Et il m'avait saisi à nouveau le poignet à le briser... Et pendant qu'il me tenait ainsi de la tenaille effroyable de ses doigts de mort, sa colère se rua encore sur Allan.

– Et vous aussi, vous croyez que je suis fou !... Fou !... Fou !... je vous dis que *j'ai vu le diable !...* que *j'ai vu le diable en personne !...* Le vieux fou *a vu le diable !...* Et il vous le prouvera, par l'enfer !... Des cartes !... Où sont les cartes ?...

X

Il les vit sur le coin de la table et sauta dessus.

– C'est vous qui l'aurez voulu !… Je m'étais laissé cet espoir suprême de mourir sans avoir à nouveau tenté l'infernale expérience… Ainsi, à l'heure de la mort, j'aurais pu m'imaginer être pardonné… Vous ne l'avez pas voulu !… que le diable, à son tour, vous damne ! Tenez ! Voici vos cartes… Je ne veux pas y toucher… elles sont à vous… battez-les… arrangez-les !… distribuez-moi les cartes que vous voudrez… Je vous dis que je vais gagner ! Me croyez-vous maintenant ?…

Allan, tranquillement, avait pris les cartes et en extrayait un jeu de trente-deux.

L'homme lui mit la main sur l'épaule.

– Vous ne me croyez pas ?…

– *Nous allons voir,* fit Allan !…

– Oui, répétai-je, nous allons voir…

Makoko se leva et se mit entre nous, car il eut peur d'une dernière violence de l'hôte. Et puis, cette affaire-là ne lui allait pas du tout, à Makoko.

– Il ne faut pas faire ça, me dit-il, très ému… Je vous en prie, ne faites pas ça…

– Oui, ajouta Mathis… *laissez-le tranquille*. Vous avez tort… il ne faut jamais tenter le diable…

– Ah ! fichez-nous la paix avec votre diable ! fit Allan impatienté. Voici les cartes, monsieur…

Notre hôte, pendant cette rapide intervention de mes amis, semblait avoir reconquis un peu de sang-froid. Il s'était rapproché de la table, s'était assis… Allan et moi avions pris place en face de lui.

– Que jouons-nous ? demandai-je.

L'homme répondit, d'une voix sinistre :

– Je ne sais pas, messieurs, si vous êtes riches… mais je vous annonce, à vous qui venez me prendre mon dernier espoir, que vous êtes ruinés.

Là-dessus, il prit son portefeuille dans sa poche, le portefeuille dans lequel nous lui avions vu ranger les douze mille francs… Il le plaça sur la table, entre lui et nous, et dit :

– Je vous joue, en cinq secs à l'écarté, tout ce qu'il y a dans ce portefeuille… ceci pour commencer ; je vous jouerai ensuite toutes les parties que vous voudrez !… jusqu'à ce que je vous rejette à ma porte tout nus, votre ami et vous, ruinés pour la vie… tout nus !

– Tout nus ! reprit Allan qui était beaucoup moins impressionné que moi… vous voulez donc jusqu'à nos chemises ?

– Jusqu'à vos âmes, dit l'homme, que je donnerai au diable pour qu'il me rende la mienne en échange.

Allan se tourna vers moi.

– Ça va ! me demanda-t-il, en clignant de l'œil. Nous sommes de moitié dans la partie ; ne demande pas à Makoko ni à Mathis…

Ceux-ci profitèrent de ce qu'Allan les avait nommés pour recommencer leurs protestations et leurs prières :

– Ne faites pas ça !… Ne faites pas ça !

– Ah ! messieurs, maintenant, je réclame du silence ! ordonna l'hôte d'une voix rude et vibrante.

Makoko et Mathis se turent, mais ils restèrent près de nous, tremblants comme si un grand danger nous menaçait. Allan me dit :

– Allons ! toi qui es fort à l'écarté, tiens les cartes…

Je pris la place d'Allan, un vague sourire aux lèvres, mais, au fond, assez ému. Et cependant, il ne faisait point de doute pour moi que, puisque nous devions jouer toutes les parties que nous voudrions, je finirais bien par gagner, une fois… ne serait-ce qu'une fois ! Et cette fois-là nous rendrait tout ce que nous pourrions avoir perdu, Allan et moi, et, de plus, ramènerait peut-être le calme dans le cerveau troublé de notre hôte. Je me mis à battre rapidement les cartes et présentai le paquet à mon partenaire…

Il coupa. Je donnai. Je retournai le valet de cœur. L'hôte regarda son jeu et joua. Manifestement, il n'aurait pas dû jouer le jeu qu'il avait en main : trois petits trèfles, la dame de carreau et le sept de pique. Il fit la dame de carreau, je fis les quatre autres plis et comme il avait joué d'autorité je marquai deux points. Il ne faisait pas de doute pour nous que le gentilhomme faisait tout son possible pour perdre. Ce fut à son tour de donner. Il tourna le roi de pique ; il ne put se défendre d'un mouvement convulsif quand il aperçut sous ses doigts cette image noire qui lui donnait, malgré lui, un point.

Il regarda son jeu, anxieusement. Ce fut à mon tour de demander des cartes. Il m'en refusa, croyant évidemment avoir très mauvais jeu, mais j'avais aussi mauvais jeu que lui et comme il avait un dix de cœur qui prit immédiatement mon neuf que j'avais joué pour risquer le coup de la couleur longue (j'avais le neuf, le huit et le sept de la même couleur), il dut jouer du carreau que je ne pus lui fournir et deux trèfles plus forts que les miens. Ni l'un ni l'autre n'avions d'atout. Il marqua un point, ce qui, avec le point du roi, lui en faisait deux. Nous étions à égalité : l'un ou l'autre pouvait finir du coup, s'il faisait trois points.

La « donne » m'appartenait ; je tournai le huit de carreau. Cette fois, il demanda des cartes. Il en prit une et me montra celle qu'il jetait, c'était le sept de carreau. Il ne voulait pas avoir d'atout en main. Il réussit dans ses désirs et parvint à me faire marquer deux points de plus, ce qui me faisait quatre. Allan et moi regardâmes malgré nous le portefeuille. Nous pensions : « il y a là une petite fortune qui va nous appartenir et que nous aurons gagnée sans grand mal ». Quand l'hôte eut « donné » à son tour et que je vis le jeu qu'il m'avait distribué, je crus que l'affaire était réglée. Cette fois, le gentilhomme n'avait pas tourné un roi, mais le sept de trèfle. J'avais deux cœurs et trois atouts : le roi et l'as de cœur, l'as, le dix, et le neuf de trèfle. Je jouai d'autorité le roi de cœur, mon partenaire fournit la dame, je jetai sur la table l'as de cœur, mon partenaire fut forcé de le prendre avec le valet de cœur qui lui restait et il joua un carreau que je coupai avec mon atout. Je rejouai atout de l'as : il me le prit avec la dame d'atout, mais je l'attendais à sa dernière carte avec mon dix de trèfle ! Il avait le valet d'atout ! Comme j'avais joué d'autorité, il marqua deux points ; cela nous faisait « quatre à… ». Entre ses lèvres closes, l'hôte retint une malédiction qui ne demandait qu'à sortir.

– Allons ! fis-je, il n'y a encore rien de gagné ! Ne vous désolez pas !…

Il grogna, d'un grognement de fauve à l'affût que l'on dérange. Ses yeux ne quittaient pas les cartes.

– Nous allons vous démontrer, fit Allan, dans le silence de tous, que vous pouvez perdre comme le plus simple des hommes.

Il râla :

– Je ne puis pas perdre…

L'intérêt de la partie atteignait à son maximum d'intensité. Un seul point de part ou d'autre et l'un de nous avait gagné ! Si je tournais le roi, la partie était finie et je gagnais douze mille francs à cet homme qui prétendait ne point pouvoir perdre. Pendant que je donnais, une anxiété générale nous tenait tous muets. On n'entendait que le tumulte du vent, qui, dehors, ébranlait le manoir jusque dans ses fondements. J'avais donné. Il me restait à retourner la carte qui allait indiquer l'atout. Je tournai le roi !… le roi de cœur ! J'avais gagné !

Le gentilhomme poussa un cri d'allégresse qui nous déchira le cœur, tant il ressemblait à un cri de désespoir. Il se pencha sur la carte, il la prit, il la considéra, la palpa… Il l'approcha de ses yeux, et nous avons pu croire qu'il l'approcherait de ses lèvres…

Il murmura :

– Est-ce bien possible, mon Dieu !… Alors ?… Alors j'ai perdu ?…

– Il paraît, dis-je, en essayant de sourire…

Mais la joie de notre hôte était si pénible que nous n'eûmes pas le courage de triompher.

Seulement Allan ne put retenir une réflexion :

– Vous voyez bien qu'il ne faut pas croire tout ce que raconte le diable !

Makoko et Mathis essuyèrent leur front en sueur. Déjà, ils nous avaient vus ruinés, damnés, maudits, Allan et moi. Le gentilhomme, dans une émotion telle qu'il laissait à nouveau couler ses larmes, des larmes de bonheur cette fois, prit son portefeuille et l'ouvrit.

– Ah ! messieurs, gémit-il… soyez bénis, vous qui m'avez gagné tout ce qu'il y a là-dedans !… que ne s'y trouve-t-il un million ! Je vous l'aurais donné avec joie…

Et, en tremblant, il fouilla dans le portefeuille, il le vida des quelques papiers qu'il contenait, il s'étonna de ne point y trouver tout de suite les douze mille francs qu'il y avait mis. Il ne les trouva point. Ils n'y étaient point !… Le portefeuille, retourné fébrilement de tous les côtés dans toutes ses poches, était vide ! Le gentilhomme avait perdu… ce qu'il y avait dans le portefeuille… *Mais il n'y avait rien dans le portefeuille !… Rien !…*

XI

Notre hôte avait rejeté loin de lui son fauteuil. Il était debout. Ses ongles lui labouraient la chair de ses joues et nous nous étonnions que cette peau parcheminée eût encore du sang.

Ce sang lui coulait cependant sur les joues comme des larmes rouges. Quant à nous, nous étions moins effrayés de l'aspect du vieillard que de ce phénomène inexplicable : *le portefeuille vide !* Car nous avions vu, tous les quatre, l'intendant compter les douze mille francs, les remettre au vieillard, et *nous voyions encore* celui-ci les replacer dans l'enveloppe et mettre l'enveloppe dans une poche du portefeuille ! Sans prononcer une parole, nous prîmes le portefeuille et le touchâmes de nos doigts. Nos doigts sont allés jusqu'au fond du portefeuille et n'y ont rien trouvé… L'hôte hagard, hors de lui, se fouillait et nous suppliait de le fouiller. Nous l'avons fouillé… nous l'avons fouillé parce qu'il était impossible de résister à ce moment à sa volonté en délire et nous n'avons rien trouvé… rien ! rien !…

– Oh ! Oh !… fit l'hôte… Écoutez !… Écoutez !

– Quoi ? Quoi ?

– Le vent !…

– Eh bien, le vent ?

– Vous ne trouvez pas que le vent a une voix de chienne, ce soir ?…

Nous avons écouté et Makoko a dit :

– Oui, c'est vrai !… On dirait que le vent aboie… là, derrière la porte…

Et tout à coup nous avons fait tous un mouvement de recul, car la porte était secouée étrangement et nous entendions une voix qui disait :

– *Ouvre !*

L'hôte nous faisait signe qu'il ne pouvait pas parler, mais son geste énergique nous défendait d'ouvrir…

– Ouvre ! criait-on encore derrière la porte…

Et je me suis décidé à crier, moi aussi :

– Qui est là ?…

Et tous :

– Qui est là ?… Qui est là ?… Qui est là ?…

Makoko prit le fusil que j'avais déposé en entrant dans cette salle, au coin du buffet, et il l'arma.

– Tu es ridicule ! fis-je d'une voix mal assurée et j'allai à la porte.

Je collai l'oreille à la porte.

– Qui est là ?…

– N'ouvre pas !… firent ensemble Mathis et Makoko.

Je tirai les verrous et j'ouvris la porte ; une forme humaine s'engouffra dans la pièce.

– C’est l’intendant ! dis-je.

C’était, en effet, l’intendant. Il s’avança en pleine lumière.

Il paraissait très troublé. Il dit :

– Monsieur… Monsieur…

– Eh bien, quoi ?… quoi ? demandâmes-nous, tous, pressés de savoir, haletants…

– Monsieur… Je croyais vous avoir remis… Je vous avais remis… je suis sûr de vous avoir remis vos douze mille francs… Ces messieurs ont pu voir…

– Oui ! oui ! oui !…

– Eh bien… je viens de les retrouver dans mon sac… Je ne sais pas comment cela se fait… Je vous les rapporte… *encore une fois*… Les voilà !…

Et l’intendant ressortit la même enveloppe et recompta les douze billets de mille… et il ajouta :

– Je ne sais pas ce que la montagne a ce soir… mais elle me fait peur !… et je vais coucher ici…

XII

Maintenant les douze mille francs sont sur la table. Nous les regardons tous, ces douze billets qui viennent et qui s'en vont et qui reviennent d'une façon si inquiétante. Et nous ne savons que dire, ni que penser, ni que croire, *ni que ne pas croire ?*

Mais l'hôte nous crie :

– Cette fois ! ils sont là… là… devant nous !… Ne les perdez pas de vue !… N'y touchez pas !… Nous ne les toucherons que lorsque nous les aurons gagnés !… À l'ouvrage ! À l'ouvrage !… Au jeu !… Où sont les cartes ?… Ah ! voici les cartes ! Tenez ! Tenez ! Donnez les cartes ! les douze mille, en cinq secs ! pour voir !… pour savoir !… Ah ! çà, mais monsieur ! m'entendez-vous !… C'est à moi de vous prier maintenant !… À quoi pensez-vous ?… je vous dis que je veux savoir… *savoir !*

Et il me bouscule, m'assied de force sur un escabeau, me met le jeu dans la main, et se replace en face de moi, dans son vaste fauteuil, en rugissant…

… Je donne les cartes… Mon partenaire m'en demande… Je refuse… *Il a cinq atouts ! Il* marque deux points… *Il* donne les cartes… *Il* tourne le roi. Je joue d'autorité. *Il* a encore cinq atouts ! Trois et deux cinq ! *Il a gagné !*…

Alors… alors, il hurle… Oui, comme le vent… comme le vent qui a une voix de chien ce soir… Il arrache les cartes… il les jette dans le brasier… Au feu, les cartes !… au feu les cartes !… Ils sont deux à hurler… lui dedans, le vent dehors…

Mais voilà qu'*il* se dirige vers la porte, recourbé le mufle en avant comme une bête de proie qui va bondir… tout le poil hérissé…

C'est que, dehors, *c'est bien un chien qui aboie*… un chien dont le hurlement fantastique domine la voix du vent… un chien qui hurle à la mort…

L'homme est arrivé à la porte ; il se redresse le long de la porte, et, là, à travers le bois… *il demande à voix basse :*

– Est-ce toi ? Mystère !…

Par quel phénomène le chien et le vent se taisent-ils ensemble, en même temps ?…

L'homme, tout doucement, tire les verrous, entrouvre la porte… La porte n'est pas plus tôt ouverte que le jappement infernal reprend avec un éclat et un prolongement si lugubres que nous en frissonnons jusqu'aux moelles. Et l'hôte s'est rejeté sur la porte avec une telle force que nous avons pu croire qu'il l'avait brisée. Non content d'avoir tiré les verrous il la maintient encore de ses genoux et de ses bras étendus, sans un mot, ne nous laissant entendre que le bruit de sa respiration haletante…

Puis, quand le jappement mortuaire eut cessé, qu'il n'y eut plus que du silence dehors, comme dedans, il se retourna vers nous, fit quelques pas d'une démarche d'automate et nous dit :

– *Il est revenu ce soir ! Prenez garde !*

XIII

Minuit… On s'est séparés !… L'hôte nous a quittés… Makoko et Mathis sont restés auprès du foyer mourant, en bas ; Allan est allé se coucher dans sa chambre et moi, conduit par je ne sais quelle force intérieure qui me domine, je me retrouve dans la *mauvaise chambre*… Je me prends à faire les mêmes gestes que *l'autre ;* je touche au même livre, je l'ouvre à la même page, je vais à la fenêtre, je soulève le rideau ; je vois le même paysage lunaire, car le vent a chassé depuis longtemps toutes les nuées de tempête, tous les brouillards. Il n'y a plus là que des rochers nus, éclatants comme l'acier sous les rayons de l'astre des nuits, et… sur le plateau désert… une ombre dansante… celle de Mystère qui ouvre une gueule formidable… *une gueule que je vois aboyer*… Mais l'entends-je ?… Oui, en vérité… il semble que je l'entends… Je laisse retomber le rideau… Je prends ma bougie sur la commode… Je m'avance vers l'armoire… Je me regarde dans la glace de l'armoire… Je songe à *celui* qui a écrit les mots qui sont dans l'armoire… Ma pensée ne peut se détacher de *celui-là*… Quelle est cette figure dans la glace ?… c'est la mienne ! Mais est-il possible que la face de notre hôte, lors de la nuit fatale, eût été plus pâle que celle-là qui est la mienne !… Oh ! oui ! j'ai la figure du mort… Et, à côté… Là… là… ce petit nuage… cette petite buée trouble dans la glace… à côté de ma figure… ces yeux si terribles… cette bouche… Ah ! crier ! crier !… Je ne le puis pas !… Je ne puis même pas crier *quand j'entends frapper trois coups* !… Et ma main !… ma main va à la porte de l'armoire… ma main curieuse, ma main maudite…

Soudain ma main est prise dans un étau que je connais. Je me retourne. Je suis en face de notre hôte, dont la figure effroyable se reflète à côté de la mienne dans la glace, et qui me dit d'une voix d'outre-tombe :

– *N'ouvrez pas !*

Épilogue

Le lendemain nous n'avons point demandé au gentilhomme de nous donner notre revanche. Nous avons littéralement fui sa demeure sans l'avoir revu. Le soir, par les soins du père de Makoko à qui nous avons raconté l'aventure, douze mille francs furent portés à notre singulier hôte. Il nous les renvoya avec ce mot :

« Nous sommes quittes. Lors de la première partie que vous avez gagnée, comme lors de la seconde que vous avez perdue, nous avons cru, vous et moi, jouer douze mille francs. Cela doit nous suffire. Le Diable a mon âme, mais il n'aura pas mon honneur ! »

Nous ne tenions pas du tout à conserver ces douze mille francs. Nous en fîmes don à l'hôpital de La Chaux-de-Fonds qui en avait grand besoin. Quand les réparations urgentes, grâce à notre générosité, furent faites, l'hôpital, une nuit d'hiver, brûla si bien que, le lendemain à midi, il n'en restait que des cendres. Heureusement, il n'y eut aucun accident de personne à déplorer.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits
Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

——

Avril 2004

——

— Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

— Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.